

Avant-propos

LE POÈTE ET LE GÉOMÈTRE

« Il y a beaucoup de différences entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. [Dans l'esprit de géométrie] les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun, de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là par manque d'habitude [...] Dans l'esprit de finesse les principes sont dans l'usage commun, et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue ; mais il faut l'avoir bonne [...] Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne ; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent ; et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leurs vues vers les principes inaccoutumés de la géométrie. Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie ; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine : on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie [...] Ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les fins soient géomètres ; à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les

choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement [...] Et les esprits fins au contraire ayant ainsi accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour rentrer il faut passer par des définitions et des principes stériles et qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres. » (Blaise Pascal)

Ce livre est le fruit d'une longue gestation. En son premier état, ce fut d'abord la reprise, l'organisation, le développement, de textes déjà publiés ou en préparation, sur le thème général de la recherche *en* psychanalyse et de la recherche *sur* la psychanalyse.

La psychanalyse est aujourd'hui sommée de faire la preuve, au plan pratique, de son efficacité, et au plan théorique de sa scientificité. Il se trouve que j'étais prédisposé à m'en soucier par une histoire personnelle longtemps vouée à la recherche en psychologie – sous ses versions expérimentale, différentialiste, développementale, etc. –, et à l'enseignement dans ces domaines – un enseignement particulièrement dédié à la méthodologie de la recherche – ; mais une histoire vouée aussi à la pratique de la psychanalyse et à la formation de psychanalystes.

Cela m'a longtemps donné le sentiment d'un clivage intime entre les deux attitudes de pensée que Pascal décrit si merveilleusement dans le texte par lequel je choisis d'ouvrir cet ouvrage.

J'espère n'avoir pas été trop mauvais géomètre ; je n'ai aucune raison de désavouer l'idéal de rigueur qui, informant la méthodologie et guidant la pensée, fournit son armature à toute démarche scientifique ; je ne renierai rien de ce que j'ai tenté d'en transmettre aux quelques dizaines de doctorants que j'ai accompagnés dans leur longue quête du savoir.

Mais j'ai encore moins de raisons de désavouer ce qui fait l'essence même du fonctionnement psychique de l'analyste en séance, et qui trouve parfois sa meilleure existence dans ce moment de grâce qu'est le *tuning* entre deux appareils psychiques, lorsque deux personnes sont pour un instant *accordées*, au sens des musiciens. Est-ce être « fin », au sens de Pascal ? Le géomètre peut-il en faire quelque chose ? (À supposer qu'il ne déclare pas d'emblée que ce ne sont là que billevesées de poète...).

Tel est le problème de la recherche en psychanalyse. Les processus psychiques, tels que les observe le psychanalyste équipé de ses outils techniques et fort de son armature théorique, ces processus peuvent-ils être « objets de science » ? Le géomètre en moi était bien tenté de répondre que oui, mais le « fin » craignait fort pour son magasin de porcelaines s'il le laissait y entrer avec ses gros sabots. Lors de leurs

affrontements pendant la première rédaction de ces textes, il m'est arrivé de craindre qu'ils ne se détruisent mutuellement, et d'en être réduit à cette triste conclusion : « *les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres* ». J'espère avoir retenu assez de l'un et de l'autre pour que le lecteur n'en juge pas ainsi.

Depuis deux ou trois décennies, nombreux ont été les travaux de recherche en/sur la psychanalyse : recherches *sur* la psychanalyse en tant que pratique thérapeutique, pour vérifier son efficacité, globalement ou pour telle ou telle catégorie de patients, et selon qu'on y utilise telle ou telle technique, etc., mais aussi travaux sur son histoire, ses corrélats culturels, sociétaux, institutionnels ; et recherches *en* psychanalyse, portant alors sur ce qui fait le cœur du problème, à savoir les processus psychiques et leurs « accordages » interpersonnels, pour reprendre ce terme.

Dans les deux cas, on est inévitablement conduit à poser deux questions :

- Les techniques de recherche mises en œuvre sont-elles adéquates à leur objet ? Cette question est bien sûr posée dès le début de toute démarche de recherche, en quelque discipline que ce soit. Mais elle prend en ce domaine une acuité particulière, tant il est fréquent que des « géomètres » bien intentionnés mais patauds y utilisent des méthodes qui tuent littéralement leur objet. Cela se vérifie hélas très souvent dans les recherches du premier type, celles qui visent à établir l'efficacité des cures : les méthodes directement importées des essais médicamenteux ont fait et continuent à faire de bien tristes ravages... Mais c'est vrai aussi dans les recherches sur les processus, depuis celles qui utilisent des enregistrements audio et vidéo qui en certains cas dénaturent la situation analytique, jusqu'à toutes les tentatives qui commencent par découper le réel en petits fragments avec l'espoir d'en retrouver ensuite le mystérieux ordonnancement par la grâce de programmes informatiques sophistiqués – ce qui revient à espérer trouver le secret du sourire de la Joconde après l'avoir réduite en confetti...
- Qu'entend-on par « recherche » ? Et qu'entend-on par « science » ? Trop souvent, ceux qui reprochent à la psychanalyse de n'être pas « scientifique » parce qu'elle ne fait pas « de la recherche » ne disent pas ce qu'ils entendent par ces termes.

Voici donc une définition très générale : *on désignera comme activité de recherche toute activité visant à remanier un appareil théorique pour en accroître la cohérence, et, s'il s'agit d'une science « empirique », visant à améliorer son accord avec des observables.* Dans ce second

cas, cela suppose un constant va-et-vient entre l'observable et l'appareil d'observation. Cela suppose que périodiquement, on réexamine les concepts qu'on utilise et leur articulation en hypothèses ; qu'on remette en cause les techniques de constitution des faits ; qu'on s'interroge sur le rapport de la théorie et des faits. Cela suppose, enfin, une réflexion sur la logique même qui préside à ces démarches de pensée.

Si un psychanalyste réfléchit sur le matériel de ses cures, critique ses vues théoriques et constate qu'elles manquent à en rendre compte adéquatement, s'il les remanie puis confronte cet appareil conceptuel et théorique remanié à l'observation... alors il peut à bon droit dire qu'il conduit une activité de recherche. Il satisfait en effet par cette démarche aux critères fondamentaux de toute procédure qui vise à faire progresser la connaissance.

– Je m'en satisfais en effet, dit le Poète au Géomètre, et je n'ai nul besoin d'autres démarches, surtout pas celles que vous me proposez.

– Mais, répond le Géomètre, vous ne pouvez en décider *a priori* et sans même les avoir examinées. Car, peu importe qu'on appelle cela ou non « recherche ». Dans tous les cas, *ce qui est en cause, ce sont les règles de saine conduite de la raison* : comment bien penser les objets dont on se préoccupe ?

Nos questions sont en fait les mêmes :

- Que souhaitons-nous connaître ?
- Comment constituons-nous les faits que nous prétendons observer ?
- Nous formulons des hypothèses et y utilisons des concepts, mais comment faire bien cela ?
- Quelle est la logique de ces démarches de pensée ?
- En ce qui nous préoccupe, la dimension du temps est majeure, mais de quel temps s'agit-il ? Et faudra-t-il accepter qu'il ait deux flèches ?
- Sur cette dimension du temps, on ne peut éviter de s'affronter aux redoutables problèmes de la causalité. Serons-nous déterministes, tomberons-nous dans le péché de la téléologie ?
- Quels modèles de démarche de connaissance pouvons-nous utiliser, et d'ailleurs, qu'est-ce qu'un modèle ?
- Le modèle des sciences exactes est-il pertinent pour nous ?
- Et, en fin de compte, quelles vérités énonçons-nous, et pouvons-nous prétendre avoir atteint des réalités ? Mais de quelles vérités, de quelles réalités s'agit-il ?

Vous voyez bien, dit le Géomètre, que tout cela nous concerne tous deux si nous voulons bien conduire notre Raison...

– Si c'est la même, ce dont on peut douter, dit le Poète. Mais il me plairait assez que nous y réfléchissions ensemble... Si nous arrivons à nous comprendre, peut-être irons-nous jusqu'à en écrire un livre ?

– Écrivons-le, dit le Géomètre. Nous l'appellerons « *De l'art de bien conduire la Raison pour un juste entendement des mouvements secrets de l'âme* ».

Chapitre 1

CONNAÎTRE

CONNAÎTRE QUOI ?

Il faut bien repartir de cette très ancienne mais inépuisable question : qu'est-ce que connaître... qu'est-ce qu'une connaissance ?

Repartons donc d'un axiome fondamental : la connaissance est le résultat d'un processus de pensée *actif* par où se construit le réel. Connaître ne consiste pas « à copier le réel, mais à agir sur lui et à le transformer (en apparence ou en réalité) de manière à le comprendre en fonction des systèmes de transformation auxquels sont liées ces actions » (Piaget, 1967, p. 15) ; « Aucune connaissance, même perceptive, ne consiste en une simple copie du réel, parce qu'elle comporte toujours un processus d'assimilation à des structures antérieures. Nous prenons le terme d'assimilation au sens large d'une intégration à des structures préalables » (*ibid.*, p. 13). Par « structure », il faut entendre ici un ensemble organisé de processus de pensée, étant admis que ces structures assimilatrices des données du réel s'en trouvent elles-mêmes modifiées – c'est ce que Piaget désigne comme « *accommodation* », l'équilibre assimilation/accommodation définissant les processus d'adaptation. Les processus mentaux auxquels Piaget se réfère là sont les processus cognitifs ; mais il paraît clair à le lire qu'en fait, cela peut être élargi

à l'ensemble des processus de pensée, jusques et y compris tels que les conçoit le psychanalyste.

Si on peut ici prendre Piaget pour base de départ, c'est que toute son œuvre, qu'il a lui-même désignée comme « *épistémologie génétique* », a été consacrée à cette question : comment en vient-on à élaborer les instruments de la connaissance, et comment la connaissance elle-même s'en trouve-t-elle tout à la fois résulter du monde extérieur et construire ce monde¹ ? Or cette question, Freud s'y est sans cesse affronté, certes avec un point de départ bien différent (le postulat de processus inconscients), mais sur une ligne remarquablement complémentaire de celle de Piaget. Les signes de cette complémentarité sont multiples², et d'abord celui-ci : pour Piaget, toute connaissance est liée à une action, dans la mesure où les structures opératoires de la pensée se construisent sur la base de schèmes primordiaux perception/action : « *Connaître un objet ou un événement, c'est les utiliser en les assimilant à des schèmes d'action* », écrit Piaget, répondant ainsi à Freud qui termine *Totem et Tabou* en citant Goethe : « *Au commencement était l'action...* »

Cela étant posé, quelle sorte de connaissance préoccupe le psychanalyste ? La trame de cet ouvrage sera dans cette réponse : la sorte de connaissance que vise toute science empirique. Le qualificatif « empirique » ayant parfois mauvaise presse, il faut d'abord en justifier.

L'effort de connaissance peut en effet porter sur deux types d'objets bien différents, selon qu'ils sont posés *par principe* comme existant ou non hors de l'esprit connaissant : le papier sur lequel j'écris, la table sur laquelle est posé ce papier, etc., appartiennent au monde extérieur à mon esprit. Je postule qu'ils continuent à exister même s'ils sortent de mon champ perceptif, même lorsque personne ne les perçoit, et j'ajoute même qu'ils existeraient en tant qu'objets matériels si l'humanité disparaissait. En revanche, le système d'équations que je peux transcrire sur ce papier existe tout entier dans mon esprit, sans qu'il me soit en rien nécessaire de postuler qu'il existe en dehors de tout esprit : je peux poser qu'il n'existerait pas (plus) si l'humanité disparaissait³.

1. L'intérêt de Piaget pour l'épistémologie scientifique a été marqué par sa direction, dans la collection de la Pléiade, d'un important ouvrage collectif sur ce thème (*Logique et Connaissance scientifique*, 1967b).

2. Ce cousinage est moins surprenant qu'il ne pourrait sembler : Piaget et Freud ont l'un et l'autre cherché à élaborer des modèles *fonctionnels* sur la base des modèles construits en biologie ; ce sera l'objet du chapitre 9.

3. Ceci en première approximation, tant les objets mathématiques apparaissent au mathématicien indépendants de tout esprit particulier... Mais ira-t-on jusqu'à affirmer que ces objets ont une existence indépendante de l'esprit humain ? Oui, affirment les tenants